

Zitierhinweis

Goldlust, Benjamin: review of: A. M. Juster / Michael Roberts (eds.), The Elegies of Maximianus. Edited and translated by A.M. Juster. Introduction by Michael Roberts, Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2018, in: Exemplaria Classica, 23 (2019), p. 439-442, DOI: 10.33776/ec.v23i0.3760, downloaded from Website

exemplaria
C L A S S I C A
Journal of Classical Philology

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

A. M. JUSTER, *The Elegies of Maximianus*. Introduction by Michael Roberts, Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2018, xii+223 pp., 65 \$, ISBN 978-0-8122-4979-8.

Souvent considéré comme le dernier poète élégiaque de la latinité, Maximien est un poète bien mystérieux qui, en réalité, n'a pas fait l'objet de très nombreuses études, malgré un certain regain d'intérêt depuis une quinzaine d'années. Après les traductions en allemand de W. C. Schneider (2003), en français de l'auteur de cette recension (2013), en italien d'A. Franzoi (2014) et en polonais d'A.M. Wasyl (2016), voici une nouvelle traduction commentée anglaise. L'ouvrage débute par une préface dans laquelle le traducteur expose plusieurs choix éditoriaux: celui, d'abord, de se fonder sur l'ancien texte de Webster, en l'absence d'une édition à nouveaux frais – tâche pour laquelle il déclare ne pas être “the right person”; celui, d'autre part, de s'écarter délibérément d'une traduction littérale et – plus ambitieux – de proposer une traduction “fonctionnant comme de la poésie”: le distique élégiaque est ainsi rendu, en anglais, par une alternance d'hexamètres iambiques et de pentamètres iambiques. On ne pourra qu'acquiescer face à cette volonté de rendre compte, autant que possible, du travail poétique même; on sera, en revanche, beaucoup plus critique s'agissant du choix assumé par le traducteur d'avoir supprimé, dans le texte latin qu'il imprime, toute ponctuation. J'ai beau avoir moi-même traduit Maximien, j'avoue ne pas être convaincu du tout par l'idée selon laquelle la suppression généralisée de la ponctuation serait de nature à redonner au texte l'état qui était le sien au sixième siècle (pour quelles raisons ? et quel était-il ?). Quant à l'idée que l'absence de ponctuation favorise opportunément les incertitudes créées par la difficulté du latin, elle me semble contre-productive: chaque spécialiste doit naturellement faire preuve de prudence dans ses assertions, d'une manière générale et sans doute plus encore dans le cas d'un poète aussi fuyant et mystérieux que Maximien, mais il faut bien, malgré tout, prendre position et, à tout le moins, dire ce que l'on traduit (le traducteur fait d'ailleurs parfois preuve d'incohérence à ce sujet, comme on le verra plus bas). Ici, on en arrive au résultat paradoxal que c'est la traduction anglaise, elle-même ponctuée, qui permet de déterminer en retour comment A.M. Juster a ponctué, et donc compris le latin.

L'introduction de M. Roberts résume, en quatorze pages, les principaux éléments généraux concernant le poète et son œuvre: des éléments sur son identité et sa datation controversées (même si la datation proposée par Chr. Ratkowsch, qui est d'avis que Maximien a vécu au IXe siècle, n'a que peu convaincu), et sur le rôle paradoxal de Boèce dans la troisième élégie (qui

d'abord exhorte Maximien à vivre pleinement son amour pour la jeune Aquilina, avant de le féliciter d'avoir su renoncer à son désir), puis une analyse rapide des différentes élégies, des thèmes principaux (notamment la *mentula*, dans la pièce 5, et la mort), avant d'en venir à des remarques concernant les genres littéraires, notamment sur la remise en cause des canons élégiaques et l'influence d'autres genres, tels que la satire, la comédie ou le mime, pour conclure sur les interprétations très divergentes dont l'œuvre a fait l'objet. Tout cela est mené de manière classique et claire, en une synthèse efficace des travaux antérieurs de la critique. En revanche, la demi-page consacrée à l'*Appendix Maximiani* est décevante et très insuffisante pour présenter la variété et, dans plus d'un cas, la richesse d'un petit corpus qui mérite l'attention des spécialistes de la poésie latine tardive.

La traduction est globalement intéressante, même si certaines de ses subtilités échappent forcément à un non-anglophone et même si plusieurs détails sont discutables ou erronés, comme on le verra plus bas. En outre, les contraintes créées par le choix d'un mètre déterminé dans la traduction anglaise ne permettent pas au traducteur, à plusieurs reprises, de respecter l'ordre des mots et les disjonctions expressives (comme, par exemple, en *El.* 5, 99-100, pour les deux occurrences de la séquence *nempe iaces*, qui se trouve très expressivement aux deux extrémités du distique en latin, ce que la traduction anglaise ne respecte malheureusement pas). On remarque avec plaisir, en revanche, un travail mené sur le rythme de la traduction.

Le commentaire qui suit est le premier en anglais depuis l'édition Webster de 1900. De manière très ostensible, pour ne pas dire systématique, l'auteur s'y attache à résumer, souvent efficacement d'ailleurs, les positions des différents spécialistes de Maximien qui l'ont précédé et à leur "distribuer" des bons et des mauvais points, sans toujours apporter beaucoup de neuf. En ce sens, le commentaire est plus une synthèse, au demeurant informée, de ce qui s'est dit jusqu'en 2018 sur Maximien qu'un travail toujours neuf et vraiment original. Du moins a-t-il le mérite d'être assez complet et d'offrir un bon tour d'horizon. Dans le détail, l'auteur m'adresse plusieurs satisfecit et reprend mes analyses ou mes hypothèses en de nombreuses occasions (par exemple à propos de 1, 36 p. 114, à propos de 2, 35 p. 152, à propos de 3, 11 p. 158, à propos de *App. Max.* 3, 22-23 et de l'expression *instante ruina*, qui renvoie à 1, 171: *non secus instantem cupiens fulcire ruinam*). Il m'adresse aussi plusieurs critiques: si certaines me semblent légitimes et fondées (notamment à propos de 5, 122 p. 193, et d'un rapprochement avec Tib. 1, 2, 31-34, dont je reconnais volontiers qu'il ne s'impose pas avec évidence), je reste en désaccord sur plusieurs points que je voudrais brièvement lister:

- à propos de 1, 110, p. 125, je traduis le texte *nec patitur certa currere quemque uia* (en remplaçant le *quaeque* soutenu par Webster et Baehrens par *quemque* présent dans un manuscrit). Juster maintient *quaeque* et pourtant traduit le texte exactement comme moi (Juster: "and lets nobody run a

certain route”; Goldlust: “et ne laisse personne parcourir une route sûre”), tout en notant que le texte que je traduis est “syntactically problematic”. En réalité, ce qui semble problématique est de faire du neutre *quaeque* le sujet du verbe de mouvement *currere* et de le traduire par “nobody”...

- à propos de 1, 142, p. 129, une contre-vérité: Juster note que je défends la conjecture de Baehrens *ceu*, au lieu de la leçon majoritairement transmise (*heu*), alors que j’écris dans mon édition, p. 136: “Nous ne suivons pas la conjecture de Baehrens (*ceu*) et suivons la majorité des manuscrits (*heu*)” (*sic*), et que je traduis *heu* par “hélas” ! L’auteur m’a donc lu de travers.

- à propos de 3, 60 (*pone metum, ueniam uis tibi tanta dabit*), p. 165, Juster me reproche un rapprochement avec Tib. 3, 10, 15 (*pone metum, Cerinthe: deus non laedit amantes*). S’agissant de la même séquence, en même position métrique à l’attaque du vers, il me semble injustifié – malgré un certain nombre de souvenirs ovidiens en parallèle (*Ars Am.* 1, 555, *Fast.* 2, 759, *Her.* 20, 1, *Met.* 3, 633 et 5, 221), que j’aurais dû mentionner, il est vrai – d’affirmer qu’un souvenir de Tibulle est “highly unlikely”. Si Tibulle n’est évidemment pas aussi présent qu’Ovide dans la mémoire littéraire de Maximien, ce que je n’ai au demeurant nullement prétendu, il reste qu’il s’agit d’un poète élégiaque que Maximien ne peut pas ne pas avoir fréquenté, ne fût-ce qu’indirectement par l’intermédiaire de la tradition scolaire. Il en est d’ailleurs de même pour Propertius. À ne pas vouloir accorder trop d’importance à Tibulle dans l’esprit de Maximien, Juster me semble d’ailleurs finir par le sous-estimer.

- à propos de 4, 55-56, p. 178 (*hoc etiam meminisse licet, quod senior aetas / intulit, et gemitus quos mihi laeta dedit*), un distique dont le texte n’est pas certain, Juster ne souscrit pas à la correction de *laeta* en *lenta*, que j’avais retenue après Spaltenstein, ce qui est parfaitement possible. Mais ce qui pose problème est bien la traduction de Juster: même si l’on donne à *laetus* le sens de “nombreux” (“numerous” dans la traduction anglaise), ce qui ne va déjà pas de soi, je ne vois décemment pas comment l’on peut faire de *laeta* l’épithète de *gemitus* et traduire “One may remember this as well: that older age / produced and gave me numerous laments”. Il n’est pas du tout évident que le *quod* soit complétif (j’y vois, pour ma part, un relatif); en revanche, il est tout à fait évident que faire de *laeta* l’épithète de *gemitus* relève du contre-sens grammatical. Schneider, qui imprime le même texte que Juster, construit correctement et traduit “Auch was das spätere Alter einbrachte, sei vergönnt zu berichten, / und zwar die Seufzer, die mir das heitere eingab”, où le choix de rendre *gemitus* par Seufzer peut expliquer le maintien de *laeta*, même si je préfère la correction *lenta*.

L’ouvrage, qui est globalement bien présenté (attention, cependant, à la note sur 4, 48, p. 176, à un problème de typographie: la parenthèse fermante après 2013 a été remplacée par un “0”, ce qui rend la phrase difficile à comprendre, et à une erreur de date p. 187, où il faut lire “Goldlust 2013”,

et non “Goldlust 1983”), s’achève sur une bibliographie utile, p. 211-223, comportant quelques coquilles affectant les termes non-anglophones (par exemple, p. 220, “narratif”, et non “narrative”, et déjà, p. 172, “déchirait”, et non “dechirait”). Le traducteur n’est enfin pas dénué d’humour, qui fait allusion, p. 200, au titre de Paul Mac Cartney et de Stevie Wonder “Ébonie and Ivory”, à propos de *App. Max.* 1, 10...

Pour redevenir plus sérieux et conclure, cette traduction laisse une impression un peu mêlée, les heureuses trouvailles concernant le rythme de la traduction anglaise et la richesse des informations synthétisées dans le commentaire étant obscurcies par des erreurs ponctuelles et par l’absence de ponctuation du texte latin, que je considère comme une incohérence, dès lors qu’il faut bien traduire.

BENJAMIN GOLDLUST
Université de Franche-Comté
benjamin.goldlust@univ-fcomte.fr